

LE SUJET DANS L'INSTITUTION et L'INSTITUTION COMME SUJET

*Introduction à la psychosociologie
des institutions sociales de droit écrit*

Jean-Mathias PRÉ-LAVERRIÈRE

François Tosquelles, revenant à la fin de la guerre du camp de Septfonds où il se trouvait comme réfugié politique, avait été frappé par le fait que les camps d'internement et les asiles psychiatriques avaient en commun certains points révélant l'extrême inhumanité des rapports entre dominants et dépendants.

L'inhumanité dans les rapports entre humains se définit par deux traits, la prévalence des rapports de force et l'impunité des conduites perverses, délinquantes et criminelles. Il faut en ajouter un troisième, l'interdit de l'autonomisation ; on l'oublie souvent, mais il est d'autant plus important qu'il affecte de façon insidieuse et souvent voilée les institutions de soins dans lesquels nous travaillons.

Dans une Maison d'accueil spécialisé, qui accueillait des polyhandicapés adultes dont la plupart étaient grabataires et presque tous muettes, une jeune fille qui ne parlait pas, mais qui était valide, avait réussi à découvrir le code qui commandait l'ouverture de la grille de clôture. L'émotion était grande, justifiée par l'argument qu'elle allait traverser la route n'importe comment et se faire écraser.

J'avais donc proposé de mettre en place un projet pour lui apprendre à traverser. La réaction immédiate et unanime avait été : « AH NON ! », et l'explication qu'on m'avait donnée m'avait stupéfié, car j'étais encore novice : « Parce qu'elle ira plus loin ».

Ces traits définissent ce que le sociologue Erwin Goffman avait nommé en 1962, *l'institution totale*. Son modèle d'organisation est bureaucratique ; les règles et les procédures y dominent. Dans le système bureaucratique qu'a défini Max Weber, les décisions sont asubjectives, même si elles sont nominales ; et une décision ne peut être examinée, et encore moins critiquée, que du point de vue de sa conformité aux règles de fonctionnement de l'organisation dont elle relève. Hanna Arendt en interroge les effets dans le Post-scriptum de *Eichmann à Jérusalem* de 1964 :

(...) Peut-être est-ce la nature de toute bureaucratie de transformer les hommes en fonctionnaires, en simples rouages de la machine administrative, et ainsi de les déshumaniser.

Cette déshumanisation se rencontre facilement dans notre société.

Dans son livre *Cent jours à l'hôpital*, tout en rendant hommage à la qualité des soins médicaux qu'elle avait reçus, la journaliste Christine Clerc relate l'expérience déprimante des trois mois où elle y avait séjourné à la suite d'une chute de cheval.

Dans les années 1990, le sketch *Hôpital* des Inconnus mettait en scène des abus du même genre, et le fait que nous ayons pu en rire montre que la jouissance du pouvoir de déshumanisation — ici renforcée par une composante joviale infantilissante — n'épargne personne. Produire un tel sketch ne serait peut-être pas possible aujourd'hui, car il risquerait d'être taxé de racisme (« Vous stigmatisez les Antillais »).

Dans toute institution hébergeant des êtres en situation de mineurs, et notamment dans les lieux de vie où nous travaillons, il est commun d'observer le glissement vers un type de domination amenant les dominants, institués ou non, à devenir déshumanisants envers les dépendants. Or, nous le savons, une déshumanisation envers les autres est toujours corrélée à une inhumanité envers soi-même. Si la cure psychanalytique révèle que cette inhumanité envers soi est un effet de l'histoire individuelle, la psychothérapie institutionnelle met en évidence que, dans certaines circonstances, le facteur social peut être suffisant pour la révéler.

La question, devant laquelle s'est trouvé le mouvement initié par Tosquelles, était de trouver comment y parer. L'immense mérite de la psychothérapie institutionnelle a été de découvrir que, pour combattre l'inhumanité dans une institution, il fallait s'efforcer de la rendre instituante. L'influence de Lacan, au moment du discours de Rome de 1953, avait conduit à mettre au premier plan de l'entreprise la fonction de la parole. Il ne s'agissait donc de rien moins que de prendre au sérieux le problème du sujet dans l'institution : reste sujet celui qui, n'ignorant pas et ne refusant pas l'assujettissement qui en résulte, peut répondre de sa parole et de ses actes devant lui-même et devant les autres.

Hier stehe Ich, Ich kann nicht anders, « C'est ici que je me tiens debout, je ne puis être ailleurs », avait répondu Luther à ceux qui, à la diète de Worms où il risquait sa vie, le pressaient d'assouplir ses positions.

Il s'agissait donc de considérer l'affaire dans sa double dimension :

- Comment être ou rester sujet dans une institution ?
- A quelles conditions une institution peut-elle être sujet, échapper à l'effet désubjectivant de la tendance bureaucratique ?

Pour humaniser une institution, la parole au sens plein était essentielle : *ses conditions devaient être instituées*, et c'est ce qui la rendrait instituante. Mais parler de quoi ? De *ce qu'on faisait là*, et de *ce qu'on avait à y faire*.

Le premier acte d'une institution instituante est de mettre en place deux types de réunions, *réunions pour dire* et *réunions pour faire*, réunions où cette interrogation est posée comme une tâche.

Jean Ayme l'a noté, le but est de « *rendre initiative et responsabilité(s)* » à ceux qui y sont, dominés *et* dominants, c'est-à-dire de combattre précisément le type d'organisation des rapports de pouvoir dont l'irresponsabilité des décisions est le principe de fonctionnement.

Pour entendre l'importance de cette notion de responsabilité, on peut s'appuyer sur le Lacan de 1954 qui, la prenant au sens objectif, demandait dans sa Réponse à Jean Hyppolyte que nous, psychanalystes, soyons rompus « à l'exercice hors duquel (notre) expérience n'est plus rien », registre défini par « son adéquation au niveau de l'homme où il s'en saisit, quoi qu'il en pense — auquel il est appelé à lui répondre, quoi qu'il veuille — et dont il assume, quoi qu'il en ait, la responsabilité » ; à quoi il faut ajouter que, placé devant cette responsabilité, ici définie objectivement, l'homme en question tente souvent de fuir.

Il pourrait sembler que les questions institutionnelles que nous avons à traiter au Cercle sont de nature différente, puisque nous n'avons pas à y prendre en charge des personnes dont la vie, dont la vitalité, dont la dignité dépendent de nous. Pourtant, le

passage d'une institution purement instituée à une institution instituante nous concerne aussi, pour autant que nous voulons y être sujets.

Avant d'être employé par les sociologues, le mot *institution* est un terme juridique, et c'est le fait d'être instituée qui la caractérise. Les juristes lui donnent donc le sens d'*institution instituée* : une institution sociale est dotée de statuts, c'est-à-dire de règles de fonctionnement justifiées par les principes qui ont présidé à sa fondation. Ces principes s'appuient toujours sur une idéologie, et elle pèse aussi sur les membres des associations psychanalytiques.

Toute idéologie est prescriptive ; elle fixe, en partie à bas bruit, les critères qui servent à distinguer le bon du mauvais :

- au sens freudien, à décider ce qui doit être avalé ou craché ;
- et au sens kleinien, à distinguer, dans la relation aux personnes et aux choses dont on dépend, celles qui sont néfastes par leur incapacité à être secourables, de celles dont la présence est salutaire.

Il faut noter que, si la distinction entre avaler et cracher est au principe de la capacité de dire non, c'est-à-dire de la capacité de jugement, la mécanique kleinienne entraîne un clivage du monde dont la radicalité peut produire un clivage de la personne. Or, même quand ce n'est pas le cas, il est d'observation courante que tout clivage, d'abord produit par la nécessité de vivre, la *Not des Lebens*, a pour effet d'altérer le jugement, s'il n'est en permanence pensé et critiqué.

Donner à une institution la possibilité de susciter initiative et responsabilités ne peut se faire sans la responsabilité de ceux qui concourent à la faire fonctionner et tout spécialement de ceux qui y ont un pouvoir de décision — et qui sont avertis de ses dangers narcissiques : elle implique la capacité de jugement. Si donc une des conditions à l'émergence et au maintien, toujours fragile, de la position de sujet est la capacité de dire non — *Je ne veux pas mettre cela en moi* — alors serait sujet dans une institution celui qui peut répondre de sa position devant le fonctionnement et les choix de celle-là dont il fait partie ; ce qui implique de pouvoir se demander si la part d'autonomie qu'il y trouve est suffisante pour en rester membre.

Outre la nécessité qu'une institution favorise un lien social efficace par rapport à sa finalité, il importe que ce lien et la pression normative de l'idéologie soient les moins aliénants possibles, qu'ils altèrent le moins possible la capacité de jugement de chacun. Cette altération, lorsqu'elle se cumule, aboutit à l'aveuglement institutionnel : les deux sont liés et ses effets parfois terribles sont nombreux dans l'histoire du mouvement analytique, comme en témoignent, entre autres, les morts désespérées de Sandor Ferenczi et de Nicolas Abraham.

Mais l'accès à la parole exige encore autre chose, l'élucidation du rapport entre notre capacité personnelle de jugement et l'idéologie explicite et implicite de l'association dont nous choisissons de faire partie.

J'en donne un exemple datant de 1972, suffisamment éloigné dans le temps pour ne pas inviter à la polémique.

A une époque où on était encore proche de la terreur exercée par l'idéologie du "Il est interdit d'interdire", Gilles Deleuze, philosophe, et Félix Guattari, membre de l'Ecole freudienne avaient publié un livre qui avait fait grand bruit, *L'Anti-Œdipe*. Sa quatrième de couverture révélait : « *la puissance révolutionnaire du désir* » emprisonné « *dans le système de la famille* ». Malheureusement, « *La psychanalyse accomplit le familialisme* », « *longue erreur, qui bloque les forces productives de l'inconscient* » et « *les fait jouer sur un théâtre d'ombres* ».

L'idée générale étant que *Papa-maman, il y en a marre et qu'il y a mieux à faire*, les choses étaient donc claires et posaient deux questions à l'Ecole freudienne — encore eût-il fallu qu'elles puissent être formulées. Devait-on abandonner la psychanalyse, ou du moins, la revoir de fond en comble ? Et si non, Félix Guattari pouvait-il rester membre d'une association qui se réclamait de Freud et de Lacan ? Une institution instituante aurait mis en place une procédure invitant ses membres à en débattre, soit avant, soit après avoir entendu et examiné la position de son directeur. Rien de tout cela ne s'est produit et l'affaire, au soulagement peu honorable de tout le monde, s'est terminée sur le silence de Lacan, interprété transférentiellement comme la preuve de son libéralisme.

Je crois que la santé d'une institution est de pouvoir se penser comme sujet, c'est-à-dire d'être capable de répondre de son idéologie, même enfouie, des décisions qu'elle prend et de celles qu'elle ne prend pas. C'est cette capacité qui la rend instituante et qui permet de lutter contre l'emprise désubjectivante de la tendance bureaucratique menaçant en permanence toute institution de droit écrit. Et je crois que cette capacité dépend de notre capacité individuelle à être sujets.

En effet, après Lacan dans sa Réponse à Jean Hyppolyte, qui évoque, pour parler de la parole pleine et comme incidemment : « notre thèse du caractère transpsychologique du champ psychanalytique », il est permis de poser un lien entre *le sujet individuel comme sujet social, et le groupe social comme sujet*, à condition de prendre au sérieux le début de *Psychologie des masses et analyse du moi*, souvent cité sans qu'on prenne la peine de s'y arrêter : « Toute psychologie est d'emblée, *von Anfang*, et simultanément, *auch gleichzeitig*, une psychologie sociale. »

QUATRE REMARQUES SUR *PSYCHOLOGIE DES MASSES ET ANALYSE DU MOI*.

1

La traduction du titre, dans la première traduction française de Jankelevitch, est fautive, car elle rend *Massenpsychologie*, « psychologie de masse », par « psychologie collective ». Une collection n'est pas une masse : on peut en distinguer les éléments, ce qui n'est pas possible pour une masse, malgré sa hiérarchisation ; et c'est ce qui va obliger à resserrer la compréhension du concept d'individu.

2

Freud déclare que distinguer « psychologie individuelle » et « psychologie sociale *ou* psychologie des masses » n'est pas très pertinent, car, dit-il, il ne faut pas faire abstraction des relations de l'*Einzelne* avec les autres : dans la vie d'âme de l'*Einzelne*, l'autre entre toujours en ligne de compte.

3

La traduction des PUF — ils s'y sont mis à quatre — escamote scandaleusement la différence que fait Freud entre *Einzelne* et *Individuum* ; en confondant ces deux termes par un même mot, *individu*, elle rend impossible le travail sur le texte. Dans la langue allemande, en effet :

- *Das Individuum*, l'individu est celui qui n'est pas divisé ou qui n'est pas divisible, *unteilbar*.
- *Der Einzelne* est celui qui se tient seul, *allein stehende* ; il est *entrennt von anderen*, séparé des autres ; ou bien, il est celui qui joue seul contre un ou plusieurs adversaires ; ou encore, il est celui qui se considère comme seul, *für sich allein betrachtet*.

Or, si on divise une masse en unités, on trouve bien des individus, qui ont pour caractéristique de n'être pas divisibles, *alors même* qu'ils sont structurellement divisés ; et, qu'ils soient en masse ou en foule, ces individus sont des *Einzelnen*, ils jouent en solo, ils ne peuvent pas se concerter et restent isolés, en même temps qu'ils demeurent en lien avec autrui par le processus de l'identification.

4

Freud marque clairement qu'une masse, *Masse*, est composée d'*Einzelnen* indifférenciés — ils se tiennent seuls même quand ils se sentent ensemble — alors que, au contraire de la foule, *crowd*, une masse est différenciée par l'existence d'un chef et d'un ordre hiérarchique, ce qui était le cas de l'Ecole freudienne.

Freud s'arrête longuement sur l'importance du chef dans les masses : après d'autres, il note que les paniques se produisent quand il n'y en a pas. *Un chef*, une tête, comme l'indique son origine latine, *caput*, est un organe centralisateur, qui organise les sensations en perceptions — fonction dont l'échec au moins partiel est signalé par les scotomes hystériques et les hallucinations négatives (d'une tout autre nature que les positives), facilement repérables dans les groupements — et oriente le mouvement ; et le chef comme individu est mis en position de directeur, de *conducador*, de *Führer*, terme employé par Freud bien avant la prise de pouvoir de Hitler.

Dans le sillage de Bion, on peut poser qu'un chef émerge dans un rassemblement quand il occupe la position de leader d'une tendance qui devient dominante, à des conditions qu'il faudrait préciser. Ainsi, le fait qu'il y ait un chef est le propre de la masse en tant que différenciée, alors que les *Einzelnen* qui la composent ne le sont pas ; remarque qui compliquera encore la tâche de théoriser l'institution comme instituante. Qu'une masse ne soit pas composée de sujets — ils ne peuvent avoir de parole propre en raison de leur indifférenciation — amène la question de savoir si celui qui en devient le chef peut rester lui-même sujet ; et, si oui, à quelles conditions ; d'où le paradoxe ironisé par Clémenceau, qu'illustre *a contrario* le cas de Churchill, débarqué en 1945 : *Il faut bien que je les suive, puisque je suis leur chef.*

Au Cercle, nous avons choisi une autre voie, et notre défi est de poser que la prévalence accordée au symbolique, principe qui soutient la parole pleine, permet de se passer de chef et de hiérarchie, même s'il ne nous échappe pas qu'une institution sociale, instituante ou pas, ne peut se passer de centre de décision.

MOTS-CLEFS

Déshumanisation et bureaucratie
Parole pleine
Idéologie et capacité de jugement
Scotome hystérique et hallucination négative
Tête et symbolique

Indications bibliographiques et vidéographique

ARENDDT, Hannah, Eichmann à Jérusalem, Rapport sur la banalité du mal, *Les origines du totalitarisme, Eichmann à Jérusalem*, 1964, Quarto, Gallimard.
BION, Wilfred, *Recherches sur les petits groupes*, 1961, PUF.
CLERC, Christine, *Cent jours à l'hôpital*, Grasset, 1994.
FREUD, Sigmund, Psychologie des masses et analyse du moi, 1924, GW XIII ; PUF XVI.
FREUD, Sigmund, La négation, 1925, GW XIV ; PUF XVII.
GOFFMANN, Ervin, *Asiles. Etudes sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, 1962, Minuit.
INCONNUS, Les, *Hôpital*, sketch, You Tube.
KLEIN, Melanie, Contribution à l'étude de la psychogenèse des états maniaco-dépressifs, 1934, *Essais de psychanalyse*, Payot.
LACAN, Jacques, Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse, 1953, *Ecrits*, Seuil.
LACAN, Jacques, Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la « Verneinung » de Freud, 1954, *Ecrits*, Seuil.

PRE-LAVERRIERE, Jean-Mathias, Peut-on combattre la perversion et la délinquance dans une MAS ?, Empan, *Les aides médico-psychologiques : prendre soin au quotidien*, Éres, 2009.

WEBER, Max, « La domination légale à direction administrative bureaucratique », L'organisation et les puissances de la société et leur rapport avec l'économie, 1921, *Economie et société*, Plon.